

Intervention de Pierre Mouton le 11 décembre 2016 à l'A. G. des anciens élèves du lycée Mignet.

Notre ami ne nous tiendra pas rigueur d'avoir résumé, par un souci d'économies, cette intervention d'une dizaine de pages à ces quelques lignes très denses qui tentent de mettre en lumière l'intérêt historique de son expérience ; la version complète peut être obtenue auprès de notre secrétaire René Bossy sous sa forme électronique ou papier.

Mignet dans la tourmente de la guerre 1939-1945 : souvenirs d'un lycéen.

Je suis effectivement entré au petit lycée en octobre 1938 dans la classe de onzième. Dès la fin du mois de juin on commençait à dresser l'estrade dans la cour des Grands. Au premier rang allaient se tenir les principales personnalités aixoises et derrière c'était la masse des professeurs et des instituteurs. On voyait arriver les professeurs agrégés avec leur robe et leurs décorations ; Il y avait aussi de la couleur pour distinguer les littéraires des scientifiques. Traditionnellement, la cérémonie commençait par le discours d'usage. Ce pensum était attribué à un enseignant agrégé qui venait d'arriver au lycée. Ce jour-là ce fut monsieur Thouvenin, professeur d'histoire et de géographie qui lut son discours. Il parla des Alpes françaises avec passion et fut très applaudi par l'assistance des parents et de ses collègues. Ensuite le censeur entamait la lecture du palmarès. Cela commençait par un hommage aux anciens élèves et aux professeurs « morts pour la France » pendant la Grande Guerre. Puis on rappelait les réussites aux deux parties du baccalauréat de l'année précédente... On commençait par énoncer le prix d'excellence ; très applaudi il montait sur l'estrade accompagné par un surveillant. Il pouvait y en avoir deux par classes : au secondaire un externe et un interne, au primaire un garçonnet et une fillette. Après l'excellence, les tableaux d'honneur généreusement distribués au primaire plus sélectifs au secondaire.

Ah quelle belle journée, mais moins de deux mois plus tard c'était la guerre !

D'abord des professeurs furent mobilisés. On vit de jeunes retraités revenir au lycée. Mais surtout le bâtiment du petit lycée fut occupé par l'armée française. Quatre classes du primaire durent se réfugier à l'arrière du rez-de-chaussée de l'hôtel d'Entrecasteaux. Mais c'était la « Drôle de Guerre » et il fallut s'habituer aux alertes qui précédaient dans les caves les élèves, qui n'avaient pas le droit de quitter le lycée.

Hélas, les événements se précipitèrent, l'armée allemande envahit brutalement la France. Mademoiselle Bonnet pleura en classe devant nous, c'était inouï pour les enfants que nous étions... Et puis en octobre nous retrouvâmes le chemin du petit lycée. Diverses mesures avaient été prises par Vichy : sauf exception, les professeurs juifs n'avaient plus le droit d'enseigner. Monsieur Lazard, l'instituteur de septième fut déplacé et relégué dans une école communale d'un village des environs. En 1938 il avait organisé dans sa classe la grève des bras croisés malgré les objurgations du censeur de l'époque.

A l'époque les Aixois étaient pétainistes ; ils l'avaient montré lorsqu'ils avaient accueilli le Maréchal dans leur ville. Toutefois d'aucuns ne partageaient pas cet enthousiasme : le noyau était constitué par des Alsaciens-Lorrains qui s'étaient réfugiés dans le Midi. Ils ne pardonnaient pas à Pétain de ne pas avoir protesté quand Hitler avait incorporé l'Alsace-Moselle dans le Gross-Deutschland. En fin d'année scolaire un élève alsacien avait remis tout un dossier favorable à De Gaulle et à la « France libre » au fils d'un pétainiste notoire. Le père trouva le document et voulut savoir qui en était l'auteur... (il) courut chez le proviseur monsieur Aussenac pour exiger qu'on examinât les copies des compositions de la classe de son fils. Le proviseur s'exécuta ; on trouve le coupable. Il fut convoqué devant le conseil de discipline. L'élève fut exclu jusqu'à la fin de l'année scolaire pour avoir fait de la politique au lycée.

Depuis plusieurs mois on avait constaté un afflux de nouveaux élèves. Ils parlaient « pointu » ; leurs noms ne passaient pas inaperçus, ils étaient manifestement modifiés : apocope ou aphérèse, voire quelque peu allongés. C'étaient des juifs dont les parents avaient fui la « zone occupée », l'étoile jaune et les rafles. Que sont devenus ces enfants ? Certains furent sauvés, mais les autres... Les événements s'accéléraient après le débarquement allié en Afrique du Nord. Les Allemands envahirent la « zone libre » : à Aix les élèves de Saint-Cyr firent le mur (de la caserne Miollis) avec leurs camarades de Saint-Maixent. Un beau matin notre porte de classe s'ouvrit brutalement ; c'était un officier de la Wehrmacht

qui venait repérer les lieux. Ne se contentant pas des casernes, les Allemands occupèrent une partie du lycée et nous dûmes nous exiler dans l'hôtel particulier de la rue Mignet qui était devenu le petit lycée de filles. Partageant les locaux avec les filles nous n'allions en classe que l'après-midi.

Les programmes avaient été modifiés dès la rentrée de 1940 : le latin était devenu obligatoire. Les matières scientifiques étaient sacrifiées : nous ne disposions plus que d'une heure de mathématiques. C'était le retour à la Terre ! Quant à l'histoire, il y a eu pendant plus d'un siècle une terrible bataille pour savoir si l'on devait l'étudier chronologiquement de la sixième à la terminale, ou seulement de la sixième à la troisième et repartir en seconde au siècle de Louis XIV. Le Front Populaire avait choisi cette dernière option pour favoriser l'enseignement de la Révolution et des périodes républicaines. L'Etat français revint à l'histoire étalée sur les sept années du secondaire, car le ministre Carcopino, spécialiste de l'antiquité romaine changea le programme. En sixième nous étudions seulement la préhistoire, l'Orient et la Grèce. En cinquième tout était consacré à l'histoire de Rome. En outre, les Allemands interdirent l'histoire de la guerre 1914-1918. Rassurez-vous, nous nous sommes vengés et dans les zones d'occupation alliée en Allemagne, l'enseignement de l'histoire du pays s'arrêtait avant Bismarck.

Les Aixois étaient devenus gaullistes à cause de l'Occupation, des privations et du S T O. Certes les bombardements n'étaient pas appréciés ; les élèves les plus âgés allèrent à Marseille participer au déblaiement des immeubles sinistrés. On attendait le débarquement et quand il survint le 6 juin 1944, l'enseignement s'arrêta brusquement.

Nous étions prématurément en vacances et la libération d'Aix arriva plus tôt que prévu grâce au débarquement en Provence. Bien entendu tout ne se fit pas dans le calme. Le professeur d'italien monsieur Paoloantonacci, grand admirateur du régime mussolinien, y compris de son ultime avatar, « la république sociale italienne de Salò », dut subir un fort Chabrol. On se battit à coups de fusil. Blessé au bras, le professeur disparut de l'univers scolaire.

La rentrée des classes se fit dans une ville libérée. Diverses mesures furent prises : le latin ne fut plus obligatoire ; les programmes d'histoire redevinrent ceux de la Troisième République ; les sciences retrouvèrent leur place ; les pensionnaires réintégrèrent leurs dortoirs malgré de nombreuses vitres cassées. Toutefois la guerre continuait et d'anciens élèves s'étaient engagés, certains pour se dédouaner. Enfin on apprit la bonne nouvelle, c'était l'Armistice. Un monôme se forma en direction du lycée de filles. Les plus grands demandèrent à la directrice que les élèves internes puissent avoir quartier libre le soir pour que tout le monde participe à la grande fête sur le cours Mirabeau. La directrice accepta : ce fut la liesse.

L'année scolaire se poursuivit cahin-caha jusqu'à la distribution des prix. Le latin n'étant plus obligatoire, de nombreux élèves se précipitèrent en classe Moderne. Le nouveau proviseur monsieur Vardème supprima brutalement l'année suivante toutes les classes Modernes à l'exception de la Première pour ne pas diminuer le nombre de reçus à la première partie du baccalauréat. Beaucoup de mes camarades durent partir, certains venaient du petit lycée et avaient passé quelque huit années à Mignet.

Ma dernière journée au lycée fut le jour de la distribution des prix. Nous étions confinés à l'intérieur des bâtiments, le discours d'usage avait disparu depuis plusieurs années, les personnalités aixoises n'étaient plus invitées. Il arrivait même que ce jour coïncidât avec l'oral d'une des parties du bac, et en mathématiques élémentaires il fallait se rendre à la Faculté des Sciences de Marseille. Mais notre association tenait bon, elle venait d'élire un jeune avocat plein d'avenir, Maître Yves Boutière. A l'époque notre amicale décernait trois prix, un pour chacune des classes terminales : j'étais le lauréat en mathématiques. Maître Boutière me félicita, me remit le prix et me demanda quelles études j'allais entreprendre, et moi j'étais ému, très ému, mon meilleur souvenir du Bahut !